
203. a.
171.


600015735R



VOYAGE

DE SIR

THOMAS OVERBURY

DANS LES PAYS-BAS ESPAGNOLS.

VOYAGE

DE SIR

THOMAS OVERBURY

DANS LES PAYS-BAS ESPAGNOLS.

VERS 1609.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.





GAND,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE L. HEBBELYNCK,
Rue des Peignes, 6.

—

1853

TO BOLTON CORNEY, ESQ^{r},

MEMBER OF THE ROYAL SOCIETY OF LITERATURE,

ETC., ETC., ETC.,

these pages are dedicated, in remembrance of a pleasant visit

AT BARNES-TERRACE.

By his obliged servant,
ISIDOOR HYE.

Ghent, 1 Avril 1853.

VOYAGE

DE SIR

THOMAS OVERBURY

DANS LES PAYS-BAS ESPAGNOLS.

VERS 1609.

La Belgique partage avec l'Italie le privilége d'avoir été depuis longtemps un des pays les plus visités de l'Europe; c'est que de toutes les contrées situées en deçà des Alpes, il n'en est aucune qui ait des mœurs plus hospitalières, qui offre à l'étranger un séjour plus agréable et plus sûr, des sujets d'observation plus instructifs et plus variés.

Le savant explore avidement nos archives et nos bibliothèques, car notre histoire est liée à celle de toute la chrétienté; l'artiste parcourt avec enthousiasme nos églises, nos collections publiques et particulières et proclame partout un des titres les plus incontestables de notre gloire nationale; le militaire étudie avec intérêt la topographie de notre pays, qui depuis des siècles a été le champ de bataille des nations voisines; l'économiste, en visitant les ateliers de nos

villes, les fermes-modèles de nos campagnes, s'émerveille à la vue d'une population agglomérée et florissante; le politique, le philosophe enfin, ne se contentent pas d'observer, ils remontent à la cause des événements accomplis dans notre patrie.

C'est à cette dernière catégorie de voyageurs qu'appartient *Sir Thomas Overbury;* nous offrons ici à nos lecteurs la traduction de la partie de ses *Observations* de voyage qui se rapporte à la Belgique. — Le nom de cet auteur étant probablement inconnu, quelques détails biographiques, quelques mots sur les circonstances dans lesquelles se trouvait la Belgique à l'époque de son voyage, peuvent se placer ici par forme d'introduction.

Sir Thomas Overbury naquit à Compton-Scorson, dans le comté de Warwick, en l'année 1581. Vers 1595, il alla étudier la philosophie à l'université d'Oxford, où il prit en 1598 le grade de *bachelier ès arts.* Il entra plus tard dans le célèbre collége de *Middle-Temple,* à Londres, pour s'y livrer à l'étude du droit.

Après avoir terminé son cours, Thomas entreprit, à l'exemple des jeunes gens de sa condition (1), plusieurs

(1) L'aristocratie anglaise a adopté depuis des siècles, pour l'éducation de ses enfants, le système qu'elle suit encore avec tant de succès de nos jours et auquel elle doit en grande partie la haute position qu'elle occupe et qu'elle occupera longtemps encore dans son pays. Ceux qui ont vu l'Angleterre, savent que la noblesse ne s'y distingue pas seulement par ses possessions territoriales et ses richesses, mais aussi par une instruction supérieure et par une grande expérience de la vie; c'est là sans doute une des causes de la stabilité des institutions politiques de ce pays. Algornon Percy, X[e] comte de Northumberland, reçut de son père, avant son *tour d'Europe,* des instructions précises relativement aux objets qui devaient surtout attirer son attention à l'étranger et sur la manière de s'y prendre pour retirer de ses voyages la plus grande somme d'instruction possible; ce document curieux se trouve dans la collection suivante :

The Antiquarian Repertory, a miscellaneous assemblage of topography, history, biography, costums and manners a of old times, by Francis Grose and Thomas Astle. — 4 vol. in-4°. Londres, 1808. — Voir vol. IV, p. 374.

voyages sur le continent, dans le but d'achever son éducation; il revint en Angleterre *gentleman* accompli, au dire des écrivains de sa nation.

Grâce à la protection de sir Robert Carr, favori du roi Jacques I, ce prince prit Overbury en affection; il le fit chevalier et le nomma juge au pays de *Wales*, fonctions qu'avait occupées son père.

Thomas ayant remarqué la grande intimité qui régnait entre son patron R. Carr, devenu vicomte de Rochester, et l'épouse de Robert comte d'Essex, femme d'un caractère peu recommandable, chercha à rompre cette liaison. Le vicomte prit mal ses avis, et il en donna connaissance à la dame; dès-lors sa perte fut résolue.

Il arriva, vers cette époque, que le roi eut besoin d'envoyer un ambassadeur en Flandre d'après les uns, en France ou en Russie d'après les autres. Rochester fit nommer son protégé à ce poste, mais en lui annonçant sa nomination, il l'engagea à ne pas accepter, promettant de lui faire faire mieux son chemin en Angleterre. Overbury y crut et refusa; mais le vicomte présenta ce refus au roi sous un jour si odieux, que ce prince fit enfermer sir Thomas dans la Tour de Londres, le 13 avril 1613; le malheureux y languit jusqu'à ce que la comtesse d'Essex s'en fut débarrassée par le poison, ce qui arriva le 15 septembre de la même année. Deux années plus tard seulement cette infernale manœuvre fut découverte; plusieurs personnes qui avaient trempé dans ce crime furent exécutées; la peine de mort prononcée contre Robert Carr et contre la comtesse d'Essex fut commuée en bannissement de la cour.

Sir Thomas Overbury passait pour savant et homme d'esprit; il laissa entre autres écrits des *Observations* faites durant ses voyages dans les Pays-Bas et en France. Ces observations ont été publiées pour la première fois dans la célèbre collection du comte d'Oxford, intitulée :

A Collection of Voyages and Travels, compiled from the library of the late earl of Oxford (1).

En général l'auteur néglige les descriptions topographiques, les détails de mœurs, les portraits historiques, qui occupent tant de place dans les relations de voyage, pour résumer en quelques pages les observations qu'il a été à même de faire.

On croit devoir placer l'époque du voyage de sir Thomas Overbury dans les Pays-Bas espagnols vers le temps où l'on décréta la prolongation de la trève de 1609.

Une trève de huit mois avait été conclue en 1606, entre les États-Unis de Hollande et le Roi d'Espagne, et publiée le 13 mars de l'année suivante; on espérait que des conférences ouvertes à La Haye conduiraient à une paix définitive, mais les difficultés qui s'élevèrent étaient si nombreuses qu'on jugea préférable de prolonger cette trève pour douze années, le 15 avril 1609.

« Ainsi demeura assoupy pour quelque temps, dit le » cardinal de Bentivoglio, l'embrassement de la guerre de » Flandre, n'ayant pu estre tout-à-fait esteint, guerre si » longue et pleine d'un si grand nombre et de si mémora- » bles accidens, que la mémoire de notre siècle en restera » plus illustre aux yeux de la postérité, que de tout ce qui » est arrivé de nostre temps. Et véritablement, on peut dire » que la Flandre, en ce siècle, a esté comme une scène tra- » gique de guerre dans l'Europe, qui quarante ans durant, » jusqu'à la conclusion de la trefve, a représenté sur le théa- » tre de l'univers toutes les nouveautés et spectacles plus » remarquables qui se soient jamais veus en aucune autre » guerre passée, et qui se puissent jamais voir à l'avenir. »

(1) Voir dans le premier volume de la collection, page 251 : « *Sir Thomas* » *Overbury's Observations in his travels upon the state of the seventeen Pro-* » *vinces, as they stood anno* 1609. »

Avant de s'occuper des Pays-Bas espagnols, gouvernés alors par les archiducs Albert et Isabelle, le voyageur anglais présente quelques considérations générales sur les États-Unis de Hollande qu'il venait de traverser.

« Tout concourt, dit-il, à l'élévation et à la consolida- » tion du nouvel état : l'industrie et la frugalité du peuple, » nonobstant son humeur séditieuse; la nature du pays, dé- » fendu de toute part par les eaux; sa position géographique, » qui lui permet de tirer du Nord tout le matériel nécessaire » à l'équipement des navires et des ressources de toute es- » pèce; la politique de la France et de l'Angleterre, qui par » crainte de la puissance espagnole lui vient en aide; l'éloi- » gnement du souverain de ses états; le changement de reli- » gion, qui coïncide avec le soulèvement politique; et tout » récemment, l'avènement d'un prince protestant, du duc de » Brandebourg, au duché de Clèves.

» Les premiers symptômes du mécontentement des Pays- » Bas se manifestèrent après le départ du roi d'Espagne, » sous le gouvernement de la duchesse de Parme. Le duc » d'Albe fut envoyé pour les faire disparaître; mais il les » fomenta davantage par la tentative d'introduire dans ce » pays l'inquisition espagnole, par la décapitation du comte » d'Egmont et du comte de Horn, par les persécutions qu'il » suscita aux religionnaires et enfin, par l'exécution d'un » plan de construire des citadelles dans le voisinage des » principales villes du pays; il réussit à Anvers (1), mais à » Flessingue, la bourgeoisie se révolta contre cette dernière » mesure et dans l'intervalle la guerre éclata. Cependant, la

(1) Il est à remarquer que la citadelle construite par le duc d'Albe à Anvers avait déjà été projettée quelque temps auparavant ; on trouve en effet dans la correspondance de Marguerite de Parme avec Philippe II, publiée par M. Gachard, qu'un plan de cette citadelle avait été par elle envoyé en Espagne et approuvé par le Roi ; d'après ce plan, la citadelle devait être construite sur l'emplacement de la ci-devant abbaye de St-Michel.

» révolte générale doit se placer après la mort de Don Louis » de Requesens et à l'époque du retour de Don Juan d'Au- » triche; alors, par suite de la mise à sac d'Anvers et d'au- » tres insolences de la soldatesque, toutes les provinces, à » l'exception du Luxembourg, déclarèrent les Espagnols » traîtres à la patrie et ennemis du Roi. Une partie des » Pays-Bas n'échappa toutefois à la couronne d'Espagne » qu'un ou deux ans après. »

Sir Thomas Overbury entre ensuite dans des considérations particulières aux États-Unis de Hollande; nous les passons sous silence, parce qu'elles ne rentrent pas dans notre cadre et nous reprenons les *Observations* à son arrivée en Belgique.

« A mon entrée, dit-il, dans les états des archiducs, qui » commencent après avoir passé le fort de Lillo, je ne tar- » dai pas à m'apercevoir que je me trouvais dans une pro- » vince affligée par le fléau de la guerre : le peuple abattu » éclatait plutôt en murmures contre ses gouverneurs, qu'en » cris de vengeance contre ses ennemis; la valeur semblait » avoir abandonné la noblesse, comme l'industrie avait fui » le marchand; le laboureur ne cultivait ses terres que pour » soutenir son existence, sans songer à s'enrichir pour le » profit d'un autre; les villes, indépendamment de leur po- » sition fortifiée, tombaient en ruines; et finalement, le peu- » ple chargé de moins d'impôts, devenait plus pauvre que » lorsqu'il partageait les charges d'un état florissant.

» Cette guerre a tenu le roi d'Espagne en haleine depuis » qu'elle commença, il y a déjà presque trente-huit ans; il » y a dépensé les trésors des Indes, et sacrifié tout ce que » l'Espagne et l'Italie ont pu lui fournir de troupes; elle l'a » empêché de songer à quelqu'autre entreprise, car il ne » pouvait abandonner celle-ci, sans renoncer aux moyens » d'entreprendre par la suite quoi que ce soit contre la

» France et l'Angleterre, sans abandonner à tout jamais » l'espoir d'un empire occidental (1).

» La cause des grandes dépenses de cette guerre est l'é» loignement de ces provinces de l'Espagne; il en résultait » que chaque soldat espagnol ou italien coûtait cent couron» nes au Roi avant d'avoir mis le pied dans les Pays-Bas, » et sur dix hommes il y en avait à peine un qui s'y ren» dait réellement utile à sa cause; de plus, à raison de la » grande distance une partie de l'argent qui devait servir à » leur solde était dépensée par les officiers chargés de les » conduire et de les payer. Les raisons de la persistance de » cette guerre se trouvent non seulement dans la force de » l'ennemi, mais en partie aussi dans l'intérêt qu'ont les » commandants espagnols à prolonger les hostilités pour se » maintenir en position et se rendre nécessaires; enfin, dans » cette circonstance que le peuple des Pays-Bas espagnols » désire bien plutôt secouer lui-même le joug que de le voir » imposer à ses frères des États-Unis de Hollande (2).

(1) On lit dans les mémoires du temps que l'on remontra à Philippe II que la conservation des Pays-Bas était inséparable de la conquête de la France; on lui exposait « que le royaume de France est une barrière entre » le royaume d'Espaigne et le pays de Flandres, et que ceste barrière est si » nuisible que jamais il ne sera bien à son ayse, ni bien obéy en ses pays, » ny aura moyen de s'agrandir s'il ne l'oste et s'il ne se fait maître de la » France et s'il ne se fraye un chemin libre pour passer d'Espaigne en » Flandres. »

(V. *Histoire de Flandre*, par M. Kervyn de Lettenhove; 6 vol. in-8°. Bruxelles, 1850 — vol. IV, p. 177).

(2) « C'était en effet dans l'intérêt de l'Espagne et contre les vœux hautement manifestés des Belges, que la guerre contre les Etats-Unis de Hollande avait été continuée sous le gouvernement des Archiducs, princes souverains des Pays-Bas; il était donc juste que le gouvernement espagnol supportât la plus grande partie des frais auxquels elle donnait lieu. Mais les subsides n'arrivaient pas souvent à temps : ce qui mettait toujours les Archiducs dans de cruels embarras : on en trouve la preuve dans les lettres originales de l'archiduc Albert au duc de Lerma, conservées dans la Bibliothèque royale de Madrid. »

(V. Gachard, *Bulletins de la Commission d'histoire*, t. IX, n° 2).

» Le revenu ordinaire des provinces soumises aux archi-
» ducs, monte à 1,200,000 couronnes par an; en outre, on
» envoie chaque mois de l'Espagne 150,000 couronnes
» pour soutenir les frais de la guerre; dans le principe, la
» somme montait à 300,000 couronnes, mais à l'époque où
» le traité fut conclu, elle avait été nécessairement réduite
» par 50,000 couronnes à la fois, à la somme susmention-
» née. La Flandre contribue plus aux frais de la guerre que
» les autres provinces, il en est de même pour la province
» de Hollande dans les États-Unis. Aucun Espagnol ne fait
» partie du Conseil d'État, on n'en compte aucun parmi les
» gouverneurs des provinces; mais, dans le conseil de guerre
» à qui seul appartient une influence active, il n'y a que
» des Espagnols. Ils ont entre les mains toutes les villes
» fortes et les châteaux de ces provinces, dont les gouver-
» neurs ne portent à vrai dire que le titre.

» L'armée des Archiducs est composée principalement
» d'Espagnols et d'Italiens, jaloux les uns des autres, comme
» le sont du côté de leurs ennemis les Anglais et les Fran-
» çais, et parmi les habitants des Pays-Bas, les Bourguignons
» et les Wallons. L'influence du Pape et les préférences de
» Spinola ont fait que les Italiens sont placés ici presque
» sur le même rang que les Espagnols, relativement au com-
» mandement des troupes.

» Les gouverneurs pour le roi d'Espagne ont été succes-
» sivement : le duc d'Albe, don Louis de Requesens, don
» Juan d'Autriche, le prince de Parme, l'archiduc Ernest,
» le cardinal André d'Autriche et le cardinal Albert jusqu'à
» son mariage avec l'Infante.

» Là où se séparent les états des Archiducs du territoire
» des États-Unis, là aussi change la nature du pays; ce chan-
» gement a lieu aux environs d'Anvers. En-deça tout le pays
» est plat, il n'y a que prairies et marécages; au-delà le
» terrain commence à s'élever et se déroule en plaines. Par

» une conséquence naturelle, les habitants y sont plus » éveillés; ils ont l'esprit plus vif, comme le prouvent les » Flamands, les Brabançons, les Wallons. La ville la plus » remarquable de ce côté est Anvers, qui s'éleva après la » décadence de Bruges. A la fois forte et belle, elle est de- » meurée ainsi grâce à sa primitive grandeur, bien qu'elle » ait été deux fois pillée par les Espagnols et que les Fran- » çais aient tenté de lui faire subir un pareil désastre. La » citadelle, bâtie par le duc d'Albe, fut reconstruite par le » prince de Parme après un siége de dix-huit mois. La ville » a préféré un château fort à une garnison établie au milieu » d'elle. Il y a encore dans cette ville 30,000 citoyens en » état de porter les armes, dont 600 montent la garde cha- » que nuit; ils ne souffrent ni canons ni magasins à poudre » sur les remparts, mais dans la citadelle il y a 200 pièces » de calibre et d'ordinaire 7 à 800 soldats. Les Flandres » sont les meilleures d'entre les dix-sept provinces des Pays- » Bas, mais ses ports sont mauvais. »

Ici se terminent les observations de sir Thomas Overbury, concernant la Belgique; le voyageur qui visita ensuite la France, fait sur l'état de ce royaume des remarques analogues, qui dénotent sa sagacité politique et la connaissance qu'il avait acquise des véritables intérêts des nations dont il parcourait le territoire. « Il a semblé plus d'une fois, » dit son biographe, qu'un esprit prophétique dirigeait sa » plume, et que les événements se soient chargés de réaliser » ses prévisions. »

